



Lycée Victor Augagneur Pointe-Noire (Congo-Brazzaville)

Pour une réforme Et une adaptation De l'enseignement

Ministres de l'Enseignement, inspecteurs d'académie, inspecteurs et directeurs d'écoles, personnel enseignant africain à vous surtout s'adressent ces lignes.

Une réforme et une adaptation s'imposent au sein de certaines disciplines de l'enseignement. haitable d'utiliser, l'enseignement de la géographie et celui de l'histoire auxquels il conviendrait également de donner une place de choix

Nous en visons particulièrement trois : les manuels scolaires. Et pour cause. Notre société africaine de lecture qu'il serait sou-

offre un spectacle peu banal : dans leur engouement fiévreux des choses de l'Occident, les *prétendus évolués* africains, tournent le dos à leurs pays, tandis que ceux demeurés dans l'hinterland ou ayant été hors de toute influence scolaire, y restent attachés.

C'est clair : l'école, outre les *nouveaux apports*, est aussi coupable de ce curieux phénomène. Car, faute de s'être mise au service direct du pays, elle a, paradoxalement, détruit, contrairement à ce qui est de son essence : édifier. C'est ce que nous allons voir.

I. Les manuels de lecture

Dans toutes les écoles de tous les pays du monde, les manuels de lecture mis entre les mains des élèves contiennent des textes ayant trait à leur pays d'abord : vie nationale, familiale, sociale, administrative, les saisons...

Mais, à la lumière de

ce que nous savons, l'école, en Afrique, ne s'est pas, ou presque pas, mise au service du pays. Que cela n'étonne personne. Qui pourrait soutenir et opposer que la culture dont nous avons bénéficié à l'école est toute d'importation ? Nous disons que nous avons été *occidentalisés*.

Qu'est-ce à dire ? Nous pensons, concevons et nous jugeons maintenant comme les Occidentaux. D'ailleurs, aux yeux de ceux-ci, les seuls africains *évolués*, les seuls civilisés africains sont ceux-là qui *maintiennent* la logique cartésienne. Nous nous hâtons d'ajouter qu'il n'y a pas de mal, aucun mal, à cela. Mais, *notre* évolution ne s'est pas opérée sans nous porter préjudice. Nous avons été *dénaturés*. Sur notre carapace originelle s'est superposée une nouvelle qui a étranglé et étouffé la première. Très peu des *prétendus* poètes ou écrivains africains ont conservé ce don particulier de l'originalité, propre à chaque pays. Leurs œuvres sont dénudées de toute per-

sonnalité. Notre art oratoire, le génie de nos *trancheurs* de palabres, nos proverbes, nos propres images ont sombré dans le courant de l'occidentalisme.

Ainsi donc, l'esprit européen s'est substitué à l'esprit africain. Tout, dans notre comportement, s'est *européanisé*.

L'école a, paradoxalement, détourné et gâté les esprits. Des coutumes ont été raillées, à l'école, sans la moindre réserve. D'une part, des maîtres blancs ont usé beaucoup de temps à faire croire à leurs jeunes élèves que tout dans leur pays était encore sauvage. Des maîtres africains, d'autre part, au jugement peu sûr et peu souple, formés à *l'image* des premiers, ont professé des principes dont ils n'étaient guère mieux imprégnés que ceux auxquels ils les inculquaient. Aveuglés par tant de transformations qui s'opéraient dans les jeunes cerveaux (savoir lire ! Savoir écrire ! Parler la langue des Blancs !)

maîtres et élèves partirent d'un même élan vers une même conviction : le *village* ne vaut rien ; le *village* n'enseigne rien.

Ce fut le commencement de la déchirure, de la rupture. La société africaine devait désormais comprendre deux classes : la classe des ignorants, des illettrés et celle des *intellectuels*. L'école a donc été, contrairement à ce qu'elle eût pu faire, la grande responsable de tant d'excentricités.

Aujourd'hui, nous lui demandons de réparer ses propres torts.

Notre enseignement doit donc faire une grande place à l'Afrique. Tout, à l'école, doit parler d'elle. En histoire, en géographie, en lecture, la priorité doit être donnée à un choix de textes simples, clairs et nets sur l'Afrique.

Comment l'école pouvait-elle adapter l'enseignement de la lecture en A.E.F. ?

Nous demandons aux dirigeants de l'enseignement

en A.E.F. le même travail qu'en A.O.F. fit M. Davesne dont la série des *Mamadou violets, jaunes et roses* a été d'une influence bénéfique jusqu'aux élèves d'A.E.F. qui aujourd'hui encore s'en servent.

Le mérite de Davesne, c'est d'avoir introduit à l'école la vie familiale, familière au petit *Aofien*. À l'école, le petit Sénégalais ne s'est pas trouvé dépaycé, arraché de son milieu coutumier. Il y a retrouvé sa famille, son village, son balafon, ses fêtes... *Bineta* (sa sœur), *Camara* (son frère), *Mariétou* (sa mère) et *Diouf* (son père) les y ont précédés...

De plus, Davesne a voulu un enseignement à la portée des petits *aofiens*. Il s'est parfois dépouillé de tout scrupule quand il a introduit, en les francisant, des mots indigènes dans ses livres de lecture : *boubou*, n'est pas français, mais c'est le *m'boubou*, le burnous des Sénégalais. Pas français ? Mais pour quelle importance, puisque le *bou-*

bou a aidé à faire connaître des caractères de l'alphabet, le *b*, le *ou* ?

Au Gabon, le directeur du collège Monfort, le Frère Macaire, a mis à jour un travail dans le sens que nous souhaitons ici. Il a fait des manuels à la portée des jeunes Gabonais.

C'est une réforme dans ce sens, c'est de cette forme d'adaptation de l'enseignement que nous parlons.

Mais les manuels de Davesne n'avaient de valeur profonde qu'en A.O.F. Sortis hors d'A.O.F., introduits en A.E.F., ils étaient hors de leur portée psychologique. L'A.O.F. n'est pas l'A.E.F., et vice-versa. Car, si le caractère fondamental propre aux Noirs, la sentimentalité ou l'émotivité sont communs, leurs us et coutumes ne le sont guère.

Si le climat est presque identique sur toute l'Afrique centrale, les saisons sont diversement appréciées selon les pays. C'est ainsi que dans tel pays essentiellement agri-

cole, la saison des pluies est considérée comme plus bien-faisante que dans tel autre pays propice, au contraire, à l'élevage, à la pêche, et où c'est la saison sèche qui est portée à l'honneur. Le régime alimentaire varie aussi suivant les races ou les pays. Telle plante alimentaire constitue la base de l'alimentation dans tel pays qui ignore telle autre : le couscous passe pour plat *national* en A.O.F., mais en A.E.F., c'est le manioc ou le mil. On pourrait, à l'infini, établir une liste des particularités propres à chaque pays d'Afrique.

Il va sans dire que les manuels de M. Davesne, faits à l'usage des écoles d'A.O.F., fort prisés des maîtres et élèves africains d'A.O.F., ne valaient que pour l'A.O.F.

L'école, l'instruction étaient *choses* nouvelles. Les lettres, les mots formés par ces lettres, les chiffres... tout cela ne s'était jamais vu. Et les parents refusaient d'envoyer leurs enfants à l'école où, disaient-ils, on les dénaturait !

L'étonnement eût été moins fort cependant si l'on avait parlé à ces jeunes enfants des choses de leur pays. Mais voilà. Les Bineta, les *Fofana*, les *Tabaski* étaient, pour eux, personnages aussi légendaires, aussi fabuleux que les cyclopes. L'instruction étant chose nouvelle, devaient être aussi nouveaux les moyens d'instruction, pensait-on ! Et pourtant non.

De même que l'école enseigne la morale aux futurs citoyens, elle doit aussi faire connaître et faire aimer le pays à ses futurs artisans.

Ce sont là, des considérations que nous admettons et partageons tous. Mais comment admettre que dans les écoles africaines — les écoles primaires surtout — on mette entre les mains de tout jeunes Africains, des manuels dont les textes sont loin de parler de l'Afrique ?

L'on rétorquera, sans doute, qu'il n'en est pas moins que l'objectif de l'école — apprendre à lire — n'ait été atteint ; que l'auteur

de ces lignes pour parvenir à l'humble stade où il est de pouvoir s'exprimer et se faire comprendre n'a pas eu besoin qu'on lui mette sous les yeux des manuels traitants de la vie ou des saisons africaines ; qu'enfin dans un manuel comme dans un autre, l'on peut apprendre à lire !

Sans doute.

Mais notre point de vue, porte moins sur les résultats qu'on peut obtenir en lecture, même avec des livres dont les thèmes seraient étrangers au pays, que sur un fait psychologique. Dès lors, l'importance de la question de savoir quels manuels ou quels textes doivent être utilisés à l'usage des petits Africains n'échappe à personne. Nous y reviendrons dans un instant.

Dans un pays où le sens de la conservation, et le culte de la tradition se sont émoussés au contact des conceptions occidentales, il n'y a rien de plus néfaste en effet que de ne pas du tout parler de ce pays, de le laisser som-

brer dans l'oubli.

Voyons autour de nous :

Très souvent, on reproche, sans chercher à comprendre un jeune africain qui, une fois *certifié*, comme on dit, dénigre son pays, son milieu, son milieu coutumier. Il en a résulté, que le vrai *évolué* celui-là même, qui s'est *déraciné* de la famille, du clan.

L'homme *évolué* est encore celui qui refuse de manger certains plats de son pays : chenilles, grillons... Nous aimerions savoir ce que ces plats contiendraient d'avilissant ! Jamais chez nous ni huîtres ou escargots n'ont droit de cité comme plats de table. La raison ? Simple question de goût ! Cependant, les Européens qui nous ont apporté la civilisation raffolent de ces menus. Le comble est que beaucoup de docteurs nous interdisent de manger le manioc pour des raisons, d'ordre *prophylactique*, sans doute sérieux. Mais nous connaissons beaucoup de nos confrères, qui sans l'interdiction du médecin, dédaignent

le manioc, ce même manioc, qui ne les a jamais, que nous sachions, rendus malades quand ils étaient tout bébé, et tout fragiles et disposés à en mourir, ils refusent de le manger à trente ans. Il était sans doute nécessaire d'apporter des changements aux conditions dans lesquelles était fait le manioc, mais il n'était assurément pas que de le mépriser. Il était aussi sans doute salutaire de déterminer la quantité de manioc — comme les Blancs font du pain — qui devait être consommée par un bébé, un enfant, un adulte, mais il n'était assurément pas question de l'accabler injustement de tant de mépris !

Nous assistons à beaucoup d'autres excentricités, dont la liste s'établirait jusqu'à l'infini.

Mais, a-t-on cherché à savoir d'où venait le mal, l'état d'esprit ?

Faisons intervenir l'école. Posons deux problèmes :

Dans quel domaine l'école a-t-elle été pour nous

un instrument d'efficacité ?

L'école a-t-elle pleinement joué son rôle, sans faute ?

À la première question, il est très aisé de répondre. Car qui nie l'action bienfaisante de l'école sur nous ?

N'est-ce pas grâce à l'école qu'aujourd'hui nous pouvons lire le français, l'écrire et le parler ? N'est-ce pas grâce à l'école qu'aujourd'hui nous sommes ce que nous sommes, que nous pouvons être employés dans l'administration, dans le commerce ? N'est-ce pas grâce à l'école que notre champ de connaissances s'est étendu ? Bref, l'école nous a dotés de mille bienfaits, reconnaissons-le. N'insistons pas, passons à la deuxième question.

Comme nous l'avons dit plus haut, l'école n'avait pas seulement pour rôle de former des travailleurs capables de gagner leur vie, des artisans du pays, mais elle a, en même temps, une mission beaucoup plus noble : former

surtout des hommes, des citoyens dignes de leurs pays, capables de l'aimer et pouvant le servir dans la mesure où l'école les a faits parvenir à ce haut degré d'épanouissement et de virilité.

L'auteur de ces lignes a cependant fait ses premiers pas en lecture sur un *Mamadou*. S'il ne sait pas correctement le français, il peut tout au moins s'exprimer et se faire entendre en français. Il n'est pas, en soi, hostile aux manuels de M. Davesne, surtout eu égard à l'immense service que ceux-ci ont rendu. Mais c'est pour des dangers d'ordre psychologique, plus haut signalés, qu'il soit, aujourd'hui, contre le maintien des *Mamadou* ou de tout autre manuel dont les textes ne s'inspirent pas de la vie ou des réalités, *aéfiennes*.

Nous osons espérer que les responsables de l'enseignement, chez nous, à quelque titre que ce soit, entendront cette voix. Et c'est avec un vif intérêt que nous applaudirions à toute tenta-

tive de réforme et d'adaptation de l'enseignement.

II. L'histoire

On parle de peuples sans *Histoire*. En a-t-il réellement existé ?

Il semblerait que les seuls peuples qui eussent été sans *Histoire*, sans passé connu, pour parler plus clairement, soient ceux qui se seraient situés dans la préhistoire. On comprendrait alors, et à la rigueur que *d'une époque dont il ne nous resterait aucun résidu de l'activité humaine, il ne saurait y avoir d'histoire*.

Mais qu'est-ce que l'*Histoire* ?

Empruntons deux définitions :

Étymologiquement, *Histoire*, dérive d'une racine grecque qui entre dans la composition du mot *épistémologie* et qui indique le *savoir* (de là le terme encore usuel d'histoire naturelle). Mais qui sait raconte : de là vient, qu'*Histoire*, signifie également récit. C'est ce sens qui a prévalu.

Une autre acception : Les *réécits* de l'historien se rapportent au passé. C'est pourquoi on appelle aussi *Histoire le Passé lui-même*, ou plutôt les faits de ce passé qui font ou feront l'objet de *réécits historiques*.

Nous nous attacherons, pour le sujet qui nous préoccupe, à cette deuxième définition : On appelle aussi *Histoire le Passé lui-même*.

C'est donc commettre une erreur monstrueuse en avançant qu'il existe des peuples sans *Histoire*, donc *sans passé*.

L'on nous a appris jadis en classe : *Nos ancêtres congolais étaient illettrés ; ils ne nous ont laissé aucun document ; leur histoire ne nous est pas connue*. Traduisez : *leur passé* ne nous est pas connu.

Ainsi nous en apprîmes bien vite sur nos ancêtres. Tout le reste de notre cours d'histoire se limitait aux voyages, de de Brazza ! Et jusqu'aujourd'hui, encore, malgré le progrès qu'a connu le problème scolaire en ef-

fectif scolarisé, en personnel enseignant, en bâtiments scolaires lycées ou collèges du dernier cri, nos enfants n'en savent pas plus long sur leurs ancêtres !...

Mais ce qu'ils savent, par exemple, c'est l'*Histoire de France*, de la Gaule lointaine aux temps modernes, avec tous les noms des rois, des chefs de gouvernement, avec toutes les dates, toutes les guerres et tous les traités ! Aux examens, on ne fait jamais de différence entre les questions posées aux petits Africains et aux petits Français eux-mêmes ! Les uns et les autres sont tenus de connaître ainsi qu'il se doit !

Il n'y a pas de mal en cela, bien au contraire, et nous nous inclinons. Mais à ces petits Africains, ne devrait-on pas aussi poser des questions d'*Histoire* relatives à leur pays, questions ayant trait à la coutume, à la religion, à l'organisation ancestrale de la société ?

On nous rétorquera que cette *Histoire-là* n'a jamais

été écrite. Oui, mais est-il jamais trop tard pour bien faire ?

Mais avant d'aller plus avant, qu'est-ce qui fait la valeur d'un *Passé historique* ?

Nous savons que les seuls faits dignes d'*intérêt historique* sont ceux qui intéressent directement la vie de tout un peuple. Ainsi, les guerres des hommes qu'ils les aient provoquées ou qu'ils aient résisté, soit pour conquérir d'autres pays, soit pour sauvegarder leur patrimoine, les guerres que les hommes se font, revêtent un caractère tout national, et constituent un *fait historique*, par excellence. Mais les campagnes guerrières ne constituent pas les seuls faits historiques dignes d'intérêt commun. Les inventions, les découvertes scientifiques, les religions, les organisations sociales, administratives, intéressent, et peut-être davantage, la vie des communautés humaines, et constituent également des faits historiques.

Mais à quels faits histo-

riques accorder la primauté ? La question est d'importance.

Il est assez curieux de noter que dans les manuels d'*Histoire*, ce sont surtout les faits historiques relatifs aux guerres, qui sont les mieux prônés et mis en exergue. C'est ainsi que la Grèce est plus connue à travers Alexandre-Le-Grand — le conquérant — qu'à travers Solon ou Périclès ; Rome à travers Jules-César ; mieux connue est la France à travers Napoléon.

Les expéditions guerrières ont un tel retentissement, les hommes aiment tant fêter leurs gloires, que les meilleures pages historiques sont celles qui célèbrent les victoires des chefs militaires. Tous les petits Français, par exemple, connaissent mieux Napoléon que toute autre illustre figure de l'*Histoire de France*. Pour eux, il est le géant de l'*Histoire française*. Mais, que savent-ils de Napoléon ? Ses guerres, ses campagnes, ses victoires. Il est moins le génie exceptionnel

qui a su doter la France d'une solide organisation administrative et juridique que l'ambitieux *Petit Caporal* poursuivant inlassablement son rêve de domination.

Cet état d'esprit des petits français tire son explication dans la mentalité des Français eux-mêmes : tel père, tel fils ! Les professeurs d'*Histoire de France*, du moins ceux que nous avons eus en classe, mettent plutôt l'accent sur la valeur militaire de l'homme du 18 brumaire que sur le promoteur ou le créateur d'institutions....

Serait-ce donc seulement pour avoir guerroyé et conquis des terres nouvelles, serait-ce donc seulement sur le sang qu'ils ont versé, que les Jules-César, les Alexandre, les Napoléon... se sont bâti une réputation ? Personne ne saurait leur contester l'honneur d'avoir mérité la reconnaissance de leur patrie, mais ce serait, en vérité, bien triste.

Mais, parallèlement aux soldats, il y en a d'autres, aussi *méritants*, ceux qui ont

travaillé isolément, à tâtons, dans l'ombre des laboratoires, et qui ont doté l'humanité d'un legs inestimable, résultat de leurs recherches scientifiques...

Parcourez un manuel d'*Histoire*. Aux Parmentier, aux Pasteur, aux Claude Bernard, aux Bernard Palissy, aux Laennec, aux Koch..., enfin, à tous ceux grâce à qui les hommes ont connu le progrès dans le domaine de la science, inventions ou découvertes, il n'est fait qu'une bien petite place !

N'allez pas, dans ces pages d'*Histoire*, chercher le nom des humbles paysans. Car, quel rôle spectaculaire ont-ils joué, qui puisse leur mériter quelques lignes d'éloges ? Pour n'avoir pas accompli d'actes extraordinaires, pour avoir seulement eu le mérite d'entretenir leurs champs, et d'assurer ainsi la vie du soldat, du conquérant, les paysans ont vécu et vivront toujours ignorés. Bien pis : *ils constituent la plus basse classe de la société.*

Nous avons parcouru un grand nombre de villes d'Europe. Nous avons vu des monuments grandioses érigés à la mémoire des rois, des généraux. En vain, nous avons cherché partout une stèle élevée à la reconnaissance de quelques Jacques Bonhomme qui aurait fait connaître la pomme de terre, par exemple !

Aujourd'hui, le palmarès se surcharge : les fabricants des bombes *A* ou *H*, armes pourtant fatales et qui risquent de désagréger la planète, ont acquis pour jamais leur célébrité. Mais les bonnes gens qui crient pour faire arrêter la fabrication de telles armes ne sont même pas écoutés d'une oreille ! De ceux-là jamais on ne saura, jamais on ne lira le nom !

Ainsi vont les choses sur cette *vallée des larmes* ! Ceux qui font le plus de bruit, font parler d'eux, ceux dont les noms sont écrits partout, ne sont forcément pas ceux qui font le mieux pour l'humanité. On parle aujourd'hui

beaucoup plus d'un Khrouchtchev ou d'un Eisenhower..., mais d'un Raoul Follereau, presque jamais.

Ces géants de l'*Histoire*, tant prônés, tant vantés, qu'ils soient d'hier ou d'aujourd'hui, ont fait beaucoup plus pour le malheur de notre *vallée* que la faute d'Ève !...

Revenons en Afrique et sur le passé de nos ancêtres.

Que nos ancêtres aient été illettrés, c'est un fait indubitable ; qu'ils n'aient laissé aucun écrit, c'est l'évidence même. Est-ce une raison suffisante pour affirmer que l'*Histoire* des ancêtres *bantu* ne peut être connue ?

Tout le monde reconnaît que les historiens, pour écrire l'*Histoire* d'un peuple, puisent à trois sources principales :

Les documents, c'est-à-dire des pièces écrites qui servent de preuves ou de renseignements ;

L'archéologie dont les fouilles permettent de découvrir des édifices, des armes,

des bijoux anciens... ;

Les traditions orales par lesquelles, de bouche à oreille, les générations se racontent et se transmettent le souvenir des événements passés.

Si l'écriture est une invention qui remonte assez loin dans le temps, l'archéologie, du moins quant au degré d'évolution que nous lui connaissons aujourd'hui, est relativement toute récente. Cependant, l'*Histoire* de certains peuples était connue. Avant qu'on ait déchiffré le hiéroglyphe, avant qu'on ait découvert les palais des premiers pharaons enfouis dans la terre, l'Égypte était déjà connue avec à peu près tout son passé. La seule source inspiratrice a été la tradition.

Il en est de même des premiers récits historiques grecs qui, sous la dictée de la tradition, ont trouvé une forme précise et se sont fixés sous la plume d'un Homère par exemple... Les premiers récits de l'*Histoire* romaine sont empruntés à la légende :

les deux ancêtres romains, Romulus et Rémus, auraient été élevés par une *louve* !

Comme on le voit, plus que les écrits ou les fouilles, les traditions orales ont servi de guides à la reconstitution des *passés historiques*.

Mais, comme nous l'avons déjà dit, les seuls faits historiques ayant été jugés dignes d'intérêt, ayant mérité d'être relatés par les historiens, sont les expéditions guerrières. Les seuls faits ? Nous nous trompons peut-être ; mais, en tout cas, une place de choix a été réservée aux campagnes guerrières.

L'Afrique noire, elle, ne s'est pas illustrée dans des conquêtes à grand retentissement. Elle n'a commencé à faire parler d'elle qu'à partir de la traite. Elle n'a jamais inventé un mode d'expression ou de communication par écrit. Les Blancs n'y ont pas trouvé de monuments historiques. Tout cela fait dire aujourd'hui : *Les anciens Bantu ayant été sans écriture, n'ayant laissé ni documents ni monuments, gar-*

dons-nous de jeter un regard sur leur passé ténébreux.

Du coup, on a fermé l'oreille à la tradition, alors qu'en la lui prêtant, on eût pu reconstituer un passé historique *bantu*, pas très lointain, sans doute, du moins proche de nous. C'eût été, en tout cas, mieux que d'avouer gratuitement qu'il ne saurait y avoir *un passé historique bantu*.

Par le canal de la tradition, quels sont les renseignements qu'on eût pu recueillir ?

Sur l'origine des Noirs

On a toujours admis que l'Asie est le berceau de la grande majorité des races peuplant le globe. Si les émigrations, cause de l'éparpillement des hommes sur le globe, ont eu lieu, c'est à la suite des transformations qu'a subies l'écorce terrestre dans ses débuts, à l'époque tertiaire notamment : trois principales zones de glaciers ont donné naissance aux

racés que nous connaissons aujourd'hui, parmi lesquelles la race des Noirs d'Afrique. Les premières grandes races connues de l'Afrique furent les Éthiopiens et les Négrilles. Mais c'est la race des Négrilles qui s'est imposée. Ces Négrilles, dont les derniers survivants sont les actuels pygmées reflué dans la forêt à l'arrivée des Noirs venus du Levant, occupaient la plus grande partie de l'Afrique...

Sur l'organisation sociale et administrative

L'autorité sort du chaos en la personne du chef de famille. Le culte des *anciens* est très profond et constitue presque une religion. La famille africaine est tentaculaire : la parentèle comprend des degrés multiples. Les familles de même *totem* s'apparentent. Ainsi le *ruban* de la parenté se déroule à l'infini. C'est l'explication à l'hospitalité africaine devenue proverbiale... Le chef peut

déléguer sa puissance, mais toujours à ses descendants masculins... L'ensemble des familles, clans ou tribus, dépend d'une haute autorité toute souveraine. Les navigateurs portugais n'ont-ils pas, au XVI^e siècle, révélé l'existence du royaume des *kôngo*, par exemple ? L'un des chefs de ce royaume avait le titre de *Souverain du Kongo*. Six provinces composaient ce royaume. L'*Anzika*, au nord, était le royaume de Mako-ko... D'où venaient les *kôn-go* ? Du *Kouango*, ils étaient conduits par *Kakongo* dont l'ancêtre s'appelait *Kongo*. Bref, le vocable même de *Kongo*, le fleuve, est... Histoire.

Sur la religion

Contrairement aux Égyptiens, Grecs, Romains, Gaulois, panthéistes, adorateurs d'une infinité de dieux, les *Bantu*, comme d'ailleurs tous les Noirs d'Afrique, étaient monothéistes, ne reconnaissant qu'un seul Dieu.

Peuple essentiellement fétichiste. Mais le fétiche est au Noir ce qui est au chrétien, par exemple, la médaille ou l'image d'un saint. Le Noir croit sans doute beaucoup plus à une constante présence malfaisante des mauvais esprits qu'à une perpétuelle vigilance providentielle. Cela explique, le souci constant qu'il a, de s'entourer de gris-gris auxquels il attribue la toute-puissance, de conjurer les mauvais sorts. Mais ses superstitions n'altèrent nullement sa profonde croyance en un *Être Suprême, Créateur de l'Univers*... Que le Noir n'apparaisse donc pas, aux yeux du missionnaire, comme un athée, un être humain vendu au démon dès sa naissance, et livré corps et âme en enfer ! Il n'a pas attendu le *missionnaire* pour croire, comme Socrate l'avait reconnu, à la survivance de l'âme. C'est ce qui explique, comme dans les pyramides des pharaons, la présence d'objets, marmites, cruches, couteaux, armes... que

nous rencontrons sur les vieux tombeaux. Dieu a commis l'esprit des morts à la surveillance des survivants. Ces esprits, irrités de la mauvaise conduite de ceux-ci, se révoltent et... en punition, frappent de maladie ou de mort les coupables. Pour apaiser leur courroux, on organise des cérémonies au cours desquelles, le féticheur — censé être en rapport avec les esprits —, fait des incantations pour conjurer les esprits révoltés de se calmer ! Ces incantations sont entrecoupées d'actes rituels : cabris ou coqs égorgés, sang des bêtes répandu sur le fétiche et sur le sol. Ces rites sont analogues aux holocaustes de l'*Ancien Testament*... Dans le cas de maladies répétées ou qui s'avèrent incurables, l'on bâtitait, pour les *mbulâ*, expression bâ kongo correspondant à la désignation des *dieux domestiques romains*, l'on bâtitait le *nsinda*, case en miniature destinée aux esprits d'ancêtres défunts. Ils y étaient désormais honorés par d'abon-

dantes et fréquentes libations... Les *Bantu* ignoraient la mode de l'hommage par les fleurs, comme c'est le cas chez les Européens.

Sur le mode de vie

Les *Bantu* étaient essentiellement chasseurs ou pêcheurs, selon les régions. Ils prenaient le temps comme il venait, vivaient au jour le jour. Ils pratiquaient le petit élevage (moutons, cabris, porcs, volaille...) et des petites cultures itinérantes d'ignames, de patates, de maïs, de manioc. Mais tout était élevé ou cultivé pour des besoins immédiats (alimentation) : aucune industrie, aucune exportation.

Pas de monuments historiques. Les *Bantu* transportaient fréquemment leurs villages. Pourtant ils n'étaient pas nomades. Le palmier, le safoutier, l'avocatier, le manguier... nous renseignent aujourd'hui sur les lieux jadis habités.

Le produit de leur pêche

ou de leur chasse constituait leur mets ordinaire. Ils mangeaient dans des écuelles ou dans des marmites de terre cuite.

Leur boisson principale, après l'eau bien entendu, était fournie par la sève du palmier : le vin de palme.

Les *Bantu* étaient bagarreurs. Les batailles entre villages, même voisins, n'étaient pas rares.

Dans certaines contrées, ils savaient tisser le raphia. La poterie et la statuaire ne leur étaient pas inconnues.

Enfin, ils étaient pleins d'ingéniosité, et, comme l'a dit quelqu'un, ils savaient tirer parti de tout : c'est avec des nasses qu'ils capturaient des poissons ; avec les gluaux ou les pièges, ils prenaient les oiseaux ; dans de grandes fosses qu'ils savaient couvrir de paille, ou, au moyen de pièges-assommoirs, ils capturaient les bêtes sauvages...

Voilà quelques renseignements que nous pouvons aujourd'hui recueillir de la tradition sur le passé de nos

ancêtres. Ces lignes, loin de toute prétention de constituer un exposé historique, se sont bornées à faire penser à notre passé, un passé qu'on qualifie volontiers de... *ténébreux*.

Il est curieux de constater que ce sont des gens hors de l'Enseignement qui se préoccupent de ce passé. Tel est le cas de l'équipe de la revue africaine *Liaison* qui depuis quelques années travaille dans l'obscurité à la recherche de nos traditions et valeurs patrimoniales. À signaler également l'existence du *Conseil Coutumier africain* et de l'*I.E.C.* (Institut d'études centrafricaines), autres organismes, attelés à la recension de nos valeurs ancestrales. Comme on le voit, et si nos responsables de l'éducation voulaient bien y réfléchir, les sources d'information ne font pas défaut.

Puissent donc ces lignes susciter — et c'est bien là un de nos souhaits les plus ardents —, dans l'esprit du lecteur, mais de l'Africain

enseignant surtout, une réaction à rebours devant cette malheureuse affirmation partagée par tous : *l'Histoire des ancêtres Bantu ne peut être connue. Puisqu'ils étaient illettrés et n'ont laissé aucun document.*

Notre passé n'est sans doute pas brillant... mais avant de nous résigner à cette fatalité interrogeons les vieux. Faute de ne pouvoir recourir à des documents, prêtons du moins l'oreille à la tradition.

Certes, la légende ou la tradition déforme les faits, les grossit et les exagère bien plus souvent au lieu de les transmettre tels quels. Mais elle n'est cependant jamais dénudée de véracité. C'est à l'historien doué de bon sens de *dépouiller le bon grain de la paille*. : le témoin (ou le raconteur) a-t-il pu se tromper ? A-t-il voulu nous tromper ? Peu à peu s'accumule le pur froment des faits : l'historien n'a plus qu'à les rapporter avec exactitude et fidélité, s'effaçant derrière les

témoignages reconnus valables.

P.-J. Mouyssy-BocKo.